16°Z
23938
(6)

ain Besançon

La falsification du Bien

SOLOVIEV ET ORWELL

Commentaire Julliard

17
37-38

01.31

16°Z
33538

Commentaire Julliard
ISSN 0751-4034

LA FALSIFICATION DU BIEN

16°Z
23938
(6)

DU MEME AUTEUR

Le Tsarévitch immolé, Paris, Plon, 1967.

Andreï Amalrik, l'Union soviétique survivra-t-elle en 1984 ?, édition et préface, Paris, Fayard, 1970.

Histoire et Expérience du moi, Paris, Flammarion, 1971.

Education et Société en Russie, Paris, La Haye, Mouton, 1974.

L'Histoire psychanalytique, une anthologie, Paris, La Haye, Mouton, 1974.

Etre russe au XIX^e^ siècle, Paris, A. Colin, 1974.

Court Traité de soviétologie à l'usage des autorités civiles, militaires et religieuses, Paris, Hachette, 1976.

Les Origines intellectuelles du léninisme, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

La Confusion des langues, Paris, Calmann-Lévy, 1980.

Présent soviétique et Passé russe, Paris, Le Livre de poche, Puriel, 1980.

Anatomie d'un spectre, Paris, Calmann-Lévy, 1981.

Courrier Paris-Stanford (avec Jean Plumyène), Paris, Julliard, 1984.

10

ALAIN BESANÇON

LA FALSIFICATION DU BIEN

Soloviev et Orwell

JULLIARD
8, rue Garancière
PARIS

DL-01-04-1985-08651



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Julliard 1985.

ISBN 2-260-00405-9

Ce m'est un agréable devoir de remercier The Hoover Institution, Stanford, Californie, qui m'a permis d'entreprendre cet essai dans les conditions les plus favorables ; mes amis, particulièrement Michel Heller et Pierre Manent, qui ont bien voulu lire mon manuscrit et me suggérer d'importantes corrections ; enfin les étudiants qui ont participé à mon séminaire sur Vladimir Soloviev et George Orwell.

Stanford, Magalas, 1983-1984.

INTRODUCTION

LE SENTIMENT DU MAL AU XX^{e} SIECLE

Je ne suis pas certain que le mal soit plus répandu dans ce siècle que dans les autres. Instruits par l'histoire, il nous suffit de considérer chaque temps pour reconnaître la présence distincte d'un mal dont nous ne connaissons pas la profondeur et que nous sommes incapables de mesurer. Le mal change de forme. Il frappe le corps politique, la société internationale, les rapports économiques, la famille, les mœurs, la pensée, le corps, dans une proportion que nous ne pouvons évaluer. Souvent le pire de chaque siècle n'est visible qu'au siècle suivant. Il n'est pas d'époque où de grands esprits n'aient gémi sur l'indicible malheur dont ils étaient témoins et n'aient regretté le temps ancien où il n'existait pas. Il n'en est pas non plus où de grands esprits, souvent les mêmes, ne se soient détournés avec horreur des crimes commis presque en bonne conscience par leurs pères, et qu'eux ne commettaient plus, sans penser que leurs enfants lanceraient des accusations portant sur d'autres crimes auxquels ils n'avaient pas pensé.

Il se peut que l'histoire embrasse un progrès cons-

tant et concomitant du bien et du mal. C'est une opinion plausible et raisonnable. Nous ne pouvons la vérifier parce que ce double progrès n'est ni nécessaire ni mesurable. Certains jours, le mal semble remplir tout l'horizon, et certains autres, il semble se résorber jusqu'à n'être plus qu'une poche résiduelle qu'un dernier effort va bientôt éliminer. Il y a des siècles optimistes et d'autres désespérés. Mais il ne faut pas les croire parce qu'ils se trompent sur l'étendue du bien et sur la profondeur du mal. Dira-t-on que le XIX^e^ siècle fut optimiste quand il parlait par la voix de Baudelaire et de Flaubert, de Hardy et de Butler, de Nietzsche et de Dostoïevski ? Il le fut pourtant, et rétrospectivement nous trouvons qu'il n'avait pas tort. Je n'ose pas porter un jugement sur le XX^e^ siècle qui a accompli les plus atroces prophéties du siècle précédent, comme aussi ses aspirations les plus exaltantes. Hugo et Baudelaire ont eu ensemble et l'un contre l'autre raison et tort.

Le mal change d'assiette. Par comparaison avec la littérature du dernier siècle, la nôtre paraît moins préoccupée par la corruption des mœurs, de la famille et de la société, non qu'elle ait disparu, mais parce qu'on n'y voit plus le siège central du mal, ou bien parce que ce que l'on appelait mal on ne l'appelle plus ainsi. En revanche l'histoire est prise à partie, dans laquelle pourtant la pensée européenne avait placé de si grandes espérances.

Notre siècle s'est ouvert par une guerre qui nous paraît mystérieuse à cause du contraste trop fort entre la futilité des causes et l'immensité des conséquences destructrices. Il s'est continué par des massacres comme on n'en avait jamais vu. Je suspends le jugement sur mon temps parce que je ne peux en prendre une vue globale, mais je dois constater que dans le secteur délimité du massacre des hommes par les hommes, il est allé plus loin que tous les autres. Cela est vérifiable par la statistique. Des noms comme

Kolyma et Auschwitz désignent des choses nouvelles dont l'humanité n'avait pas l'expérience.

Le fait est aussi que la plus grande concentration de meurtres s'observe dans les régions où se déroulait la plus ambitieuse des expériences historiques. Il s'agissait en effet pour le mouvement communiste comme pour le mouvement nazi de tenter l'éradication du mal politique et social une fois pour toutes. Leurs doctrines respectives peuvent s'analyser comme un discours sur le mal, sur ses causes, sur sa localisation, sur le moyen de le réduire, de l'expulser et d'en purifier la terre. Or, au cours de cette opération, le mal a surabondé comme jamais. Ce qu'on avait cru bon et noble, c'étaient le crime et l'infamie à leur comble !

A lire pourtant les témoins les plus aptes à sentir et à penser, ce n'est pas le meurtre qui leur semble le pire, ni l'oppression ni la misère. Ce sont là des maux aussi anciens que l'histoire et que nous connaissons bien. Ce que les témoins essaient, le plus souvent en vain, de nous communiquer, c'est l'expérience d'un surcroît de mal qui les étonne et qu'ils ne comprennent pas, un mal plus mal que le mal parce qu'il est confondu avec le bien. Ils en éprouvent une angoisse qu'on ne trouve que dans la littérature de ce siècle. L'idée de fin du monde se rencontre dans tous les temps. Le nôtre l'a renouvelée en découvrant non pas seulement le dérèglement des choses, mais de la conscience et de la pensée. La fin du monde alors est moins crainte ou moins souhaitée qu'elle n'est touchée du doigt.

Quels témoins citer ? Il faut constater, avec tristesse, que les plus directs ne sont pas les plus éloquents, comme si l'extrême du mal paralysait le témoignage même et qu'il fallût une certaine distance pour penser et dire ce qui se passait réellement. Les témoins sont tués, mais quand ils survivent ils sont comme suffoqués par une trop vive conscience de l'impensable et de l'indicible. La littérature concentration-

naire, par exemple, est presque toujours décevante et pauvre. Encore le camp est-il tangible et imaginable. Or les témoins les plus sagaces essaient de nous faire comprendre que la matérialité des camps, la faim, les coups, les exécutions, ce n'était pas le mal lui-même mais seulement sa métaphore. Ce qui caractérise une certaine littérature du XX^e^ siècle, c'est justement la difficulté qu'elle éprouve à définir et à nommer ce qu'elle appréhende pourtant dans ses os comme le mal absolu.

Un poète polonais contemporain, Zbigniew Herbert, a su exprimer cela avec un humour sombre et perspicace. Voici la paraphrase de son poème : *Le Monstre de M. Cogito*[1]. Heureux saint Georges qui depuis sa selle de chevalier pouvait exactement observer la force et les mouvements du dragon ! M. Cogito n'est pas dans une aussi bonne position. Il est assis au creux d'une vallée noyée dans un épais brouillard. Au travers il devine seulement le miroitement du néant. Le monstre de M. Cogito est difficile à décrire et il échappe aux définitions. Il est comme une immense dépression répandue sur tout le pays. On ne peut le transpercer ni avec une plume, ni avec un argument, ni avec une lance. Ne seraient son poids écrasant et la mort qu'il envoie d'en haut, on pourrait croire à l'hallucination d'une imagination malade. Il existe pourtant, car il détruit les structures de l'esprit et il couvre le pain de moisissure. La preuve indirecte mais suffisante de son existence, ce sont ses victimes. Les gens raisonnables assurent qu'on peut vivre avec le monstre : il n'y a qu'à éviter les mouvements brusques et les paroles vives, à prendre l'allure d'un rocher

1. Ce poème m'a été communiqué par Czeslaw Milosz, lors d'une réunion à Wilmington (Vermont) en août 1984. Ma paraphrase (que, ne sachant pas le polonais, je n'ose appeler une traduction) suit en l'abrégeant légèrement la traduction en anglais de Milosz et une traduction littérale en français d'A. Smolar. Le poème appartient au cycle de « M. Cogito ». Son titre polonais est *Potwor Pana Cogito.*

ou d'une feuille, à respirer tout bas et à prétendre qu'on n'est pas là. Mais M. Cogito ne se contente pas de faire semblant de vivre. Il voudrait bien combattre le monstre à terrain découvert. Dès l'aube il marche dans une banlieue endormie, tout équipé. Il appelle le monstre dans les rues vides, l'injurie, le provoque, en brave avant-garde d'une armée qui n'existe pas. Il le traite de lâche ! Mais dans le brouillard on distingue seulement l'énorme mufle du néant. M. Cogito recherche le combat, même inégal, qu'il voudrait bien engager bientôt. Mais auparavant il y aura une chute par inertie, une mort ordinaire et sans gloire, une suffocation par l'informe.

Rares sont les écrivains qui ont subi cette épreuve et plus rares ceux qui ont été à la hauteur. Je ne vois pas de Français. Soljénitsyne, semblable à saint Georges et plus heureux que M. Cogito, a affronté le monstre et lui a donné un nom : mensonge. Mais il est un combattant et pour mon enquête je voulais m'appuyer sur des esprits plus contemplatifs. J'eusse aimé citer Jünger, Zamiatine, Boulgakov, Platonov, Zinoviev. Jünger a clairement vu le même ennemi, mais il a préféré passer au large, d'un bon pas, sans trop daigner le regarder, comme le chevalier de Dürer. Quant aux auteurs russes, ils ne sont pas sortis indemnes du combat. Ils y ont laissé des morceaux de corps et d'âme. Parfois ils ont voulu pactiser avec le monstre, l'apprivoiser. Souvent ils ont voulu le dénoncer en montrant leurs plaies, voire en l'imitant exprès.

Deux auteurs au moins, à mon gré, ont parlé de ce mal inconnu comme il fallait, en le rendant sensible au cœur et partiellement intelligible [2]. Ni l'un ni

2. Milosz pourrait figurer en troisième. *La Pensée captive* (traduction française en 1953) peut être mise à côté de *1984*. Mais après avoir écrit ce livre, Milosz s'est détourné de la mortelle contemplation du mal. Son tempérament l'a ramené aux choses de la vie.

l'autre n'en ont eu l'expérience directe. Soloviev est mort avant qu'il se soit déployé. Orwell l'a connu de côté et par ouï-dire. Ils me paraissent pourtant l'avoir saisi plus nettement que ceux qui ont subi en plein sa domination. Le principe de leur compréhension n'est pas empirique. Ils ont organisé une expérience incomplète au moyen d'une théorie puissante.

Ce Russe et cet Anglais n'ont en commun ni l'époque, ni la culture, ni l'éducation, ni les croyances. Ils se rejoignent pourtant au terme de leur enquête, comme j'espère le montrer à la fin de ce livre. Mais voici déjà un trait de caractère qui m'a fait les réunir, si bizarre qu'apparaisse leur conjonction. Ce mal dont ils avaient une si vive intuition, ils l'ont regardé en face, sans céder à la peur ni au dégoût, et sans complaisance. Tout en le scrutant et en l'expliquant, ils le regardaient avec l'étonnement d'un enfant, en gardant un cœur pur.

Cette intuition, les deux hommes ne l'ont tirée au clair qu'à l'extrême fin de leur vie. J'ai lu la plupart de leurs ouvrages. Le dernier, à savoir pour Soloviev *Trois Entretiens* et pour Orwell *1984*, les surplombe de haut. Si brillant que soit Soloviev, n'aurait-il pas écrit ce dernier livre, on le rangerait aujourd'hui entre Florenski ou Boulgakov, comme un représentant parmi les autres de cette philosophie religieuse si mêlée, si inégale, qui fleurissait en Russie à la fin de l'Ancien Régime. Orwell passerait pour le plus sympathique, le plus droit et le plus talentueux des écrivains sociaux de gauche si *1984* ne l'avait haussé au-dessus de lui-même. Je ne traiterai pas de Soloviev ni d'Orwell mais seulement de ces deux ouvrages. Mon propos est de les analyser, de les commenter. Ce sont deux textes qui résistent et qui ont coûté beaucoup à leurs auteurs. « Le soleil ni la mort ne se laissent regarder fixement » : le mal encore moins. Soloviev et Orwell sont morts, encore jeunes, après les avoir écrits, peut-être de les avoir écrits.

Depuis Job, Hésiode, les hommes confrontés à l'extrême du mal crient vers le ciel. Soloviev ouvertement et Orwell, de manière plus cachée, ont élaboré théologiquement leur expérience. Soloviev était théologien par goût, presque par profession, Orwell l'a été malgré lui, à son corps défendant, mais pas moins que Soloviev, en tout cas dans *1984*.

Ni l'un ni l'autre ne se contentent de la définition classique du mal proposée par Plotin et adoptée par les Eglises : le mal est une privation du bien [3]. Dans sa préface aux *Trois Entretiens*, Soloviev commence ainsi : « Est-ce que le mal est seulement une insuffisance naturelle, une imperfection disparaissant d'elle-même avec le progrès du bien, ou est-il une *force* (*sila*) réelle dominant notre monde par le moyen d'une séduction de telle sorte que pour lutter efficacement contre elle il faut s'appuyer sur un autre ordre de la réalité [4] ? » Cette *force* revêt chez l'un comme chez l'autre une forme quasi personnelle. Soloviev affirmait que le diable lui était apparu. Orwell n'a jamais rien prétendu de tel. Mais ce même personnage qui fait dans l'œuvre de Boulgakov de si spectaculaires apparitions, que Jünger, Zinoviev n'ignorent certainement pas, se profile avec insistance derrière Big Brother. Pour expliquer nos deux auteurs, il va falloir les suivre jusque-là.

3. *Ennéades*, 1, 8, 5. Les scolastiques ont ajouté : privation d'un bien *dû*.

4. *Œuvres*, t. X, p. 91, première partie, chapitre I.

PREMIERE PARTIE

SOLOVIEV
OU LA FALSIFICATION DU BIEN

CHAPITRE PREMIER

NOUS SOMMES AU SALON...

Les trois entretiens sur « la guerre, la morale et la religion » se tiennent à Cannes en 1899, entre quelques Russes réunis dans une villa au bord de la mer Méditerranée [1].

Nous sommes chez une femme du monde. Sont présents, avec cette dame, un Général, un Homme politique, un Prince et un Philosophe qui n'est autre que Soloviev. Le personnage central est le Prince, parce que c'est contre lui que montent successivement en ligne le

1. L'édition des œuvres complètes de Vladimir Sergeevitch Soloviev a été entreprise à partir de 1901 par S.M. Soloviev et E.L. Radlov. La deuxième édition, parue à Saint-Pétersbourg, a été reproduite photographiquement par le Foyer Oriental Chrétien, Bruxelles, 1966, en 6 volumes, regroupant par deux les douze tomes de l'édition russe. Les *Trois Entretiens* (*Tri razgovora*) se trouvent au tome X, pp. 84-226. Une traduction française par Eugène Tavernier a été publiée en France en 1916 : Vladimir Soloviev, *Trois Entretiens sur la guerre, la morale et la religion*, Paris, Plon, 217 p. Tavernier donne le texte complet, mais il a supprimé l'importante préface de Soloviev. Jean Gauvain (pseudonyme de Jean Laloy), dans son anthologie commentée de Soloviev intitulée *Conscience de la Russie*, Engloff, Fribourg et LUF, Paris, 1950, propose une traduction nouvelle et bien meilleure du *Récit sur l'Antéchrist*, dernière partie des *Trois Entretiens*. Une nouvelle traduction de B. Marchadier et F. Rouleau vient de paraître aux éditions de l'O.E.I.L., Paris, 1984.

Général, l'Homme politique et le Philosophe. C'est un jeune homme en qui sont entrées les idées de Tolstoï et avec elles la théosophie, l'idéalisme et le spiritualisme russes (mais pas seulement russes) de la fin du XIX[e] siècle. Le Prince est ainsi la réincarnation de Bézoukhov, de Lévine, de Nekhlioudov, personnages de *Guerre et Paix*, d'*Anna Karenine*, de *Résurrection*. Il a aussi quelques traits du prince Mychkine et d'Aliocha Karamazov. Enfin ce Prince, dont la bonne foi, le désintéressement, le dévouement à la plus haute morale ne font aucun doute, se manifeste, à cause de cela, comme la figure du Prince de ce monde et comme l'icône préparatoire de l'Antéchrist.

La conversation se tient au salon. Les interlocuteurs appartiennent à la partie « civilisée » de la Russie. On croit voir une de ces photographies pâlies qui sont tout ce qui nous reste de visuel de l'ancienne société russe, et qui, au contraire de beaucoup de photographies « 1900 » de la France, ne sont jamais ridicules ni vulgaires. Il y a un style simple et agréable dans le vêtement, une dignité bienveillante et douce dans les visages larges, tranquillement barbus, dans les yeux clairs qui regardent droit.

Le type du gentilhomme russe s'était formé à la fin du règne de Catherine II. L'Europe l'avait rencontré pendant les guerres de l'Empire et l'avait trouvé convenable et de bon ton. Dans leurs romans, ni Stendhal ni Kleist ne trouvent à redire à la tenue et aux manières de leurs personnages russes. Quand Ingres voulut peindre une image complète de la noblesse, comme on se la représentait sous la Restauration, avec ses composantes de dédain, de cant, de mélancolie, d'élégance supérieure, il fit le portrait du comte Gouriev.

On savait pourtant, et l'on sut mieux à mesure qu'on avança dans le XIX[e] siècle, la situation précaire de cette noblesse. Précaire, elle l'était sous deux rapports, social et moral.

Dès ses origines (sous Pierre le Grand) le territoire qui lui était alloué était étroit et menacé. D'un côté par le « peuple », devenu étranger par ses mœurs, son vêtement, presque par son langage, de l'autre par l'Etat bureaucratique qui ne se laisse arrêter ni par le rang ni par la naissance. Dans le salon de Cannes on n'oublie pas le personnage affolé de Pouchkine, pris entre les éléments déchaînés et le Cavalier de Bronze.

Plus grave encore est la difficulté qu'éprouve cette noblesse à garder ses mœurs et ses croyances. Une noblesse n'est solide que par ses traditions et l'histoire russe ne lui a pas permis d'en avoir. Les liens familiaux sont faibles. Il y a peu d'esprit de corps ou d'esprit de caste ; peu de snobisme, ce qui rend la vie plus sereine, mais aussi effrite, à chaque mariage, chaque succession et dans le cours des carrières, le groupe social.

Il y a pourtant un snobisme puissant qui agit contre la noblesse. En Europe occidentale, instruit par la Révolution française, on avait compris qu'il valait mieux tenir à distance les hommes de lettres. En France, en Angleterre, les philosophes, les écrivains et les poètes ne font pas le poids devant les duchesses. Ils sont reçus, mais le rapport mondain reste jusqu'à la guerre de 1914 ce qu'il était sous la Restauration. En Russie, dès le milieu du siècle, la noblesse se voit contestée par une partie d'elle-même, détachée d'elle, mais qui la pénètre de toutes parts, l'intelligentsia déracinée et révolutionnaire. C'est moins une menace sociale qu'une maladie morale qui l'atteint dans ses raisons de vivre et dans la stabilité de sa conscience. Le gentilhomme subit l'ascendant, bientôt le mépris de l'intellectuel. Il imite souvent, par contagion, la manière abrupte, le discours arrogant et le jargon du journaliste radical.

Si au moins la noblesse avait trouvé son équilibre dans la fidélité religieuse ! Dans toute l'Europe, la noblesse ne plaisantait plus avec la religion établie,